

LA FAMILIA GRANDE

CAMILLE KOUCHNER

LA FAMILIA GRANDE



VOIR DE PRÈS

Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

Certains prénoms ont été changés par l'auteur.

© Éditions du Seuil, janvier 2021.

© 2021, Voir de Près pour la présente édition

ISBN 978-2-37828-324-7

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*À Marie-France.
Pour Tasio, Elsa et Elias,
et tous leurs cousins et
cousines.*

Et mon coeur est soumis,
mais n'est pas résigné.

Victor Hugo, « À Villequier »,
in *Les Contemplations*

I

Ma mère est morte le 9 février 2017. Toute seule à l'hôpital de Toulon. Dans son dossier médical, il est indiqué : « elle décède en présence de ses proches », mais aucun de ses enfants n'était là.

Ma mère, toute petite dans son lit d'hôpital, est morte sans moi. Et je dois vivre avec.

Trois semaines auparavant, elle avait appris qu'elle avait un cancer. Trois semaines d'examens qui ont mené à cette décision absurde : on l'opère. Une segmentectomie basale, on retire la tumeur. Soyez

tranquilles. Elle m'avait écrit : « Ne t'inquiète pas, je ne suis pas seule. »

Ma mère s'est échappée. On a arrêté ses soins, appellation vaine, sans me demander mon avis, sans attendre que je vienne lui tenir la main. On a arrêté ses souffrances en lui arrachant le cœur. On l'a empêchée d'entendre les mots de ses enfants, mots d'apaisement ou de courage, mots d'au revoir, mots d'amour. Ma mère s'est laissée mourir, loin de moi.

J'écris ces mots des années plus tard. J'écris « ma mère est morte » mais, à ce moment précis, je ne ressens pas son absence. Bien sûr, j'ai la gorge nouée, les larmes affleurent, mais l'arrachement est irréal.

Ma mère, je l'ai perdue mille fois,
cette fois-ci je ne la perdrai pas.

*

Ses yeux, peut-être.

« Les yeux. Est-ce qu'on peut prendre ses yeux ? » Je renvoie la question à mes frères. Échanges de textos. « Visiblement, tout est pourri sauf les yeux. Les poumons, le cœur, le foie, personne n'en veut. Mais les yeux, ils les prendraient bien. Vous êtes OK ? On refile les yeux de maman ? Et puis, qu'est-ce qu'on fait ? Luz demande si on est d'accord pour qu'elle soit enterrée à Sanary. On dit quoi ? C'est ce qu'elle aurait voulu, non ? » Plus

le temps de réfléchir. Répondre immédiatement, pour faire céder les questions, qu'elles cessent. « Oui, oui, OK, si tu crois que c'est bien, oui, oui, OK. »

De la montagne où je me suis éloignée, je règle les derniers détails de l'enterrement de ma mère. Luz, ma petite sœur, est à l'hôpital, à Toulon. Au téléphone, elle m'explique : « Jean et pull à capuche bleu ciel qu'elle aimait bien. T'en penses quoi ? T'imagines s'ils lui mettent une culotte ? Je leur dirais : "Pas question ! Ma mère n'a jamais porté de culotte ! Vous êtes dingues ou quoi ! On vérifiera !" »

On le sait, Luz et moi, cette

histoire de culotte, ça fait de nous des orphelines particulières. Pour nous, les filles, perdre notre mère, c'est la crainte de voir se dissoudre ces souvenirs-là. C'est risquer d'oublier un jour l'image d'elle, accroupie dans les herbes de Sanary, poussant des soupirs de bonheur. Tous les soirs, « Les enfants, c'est l'heure du pipi dans l'herbe ! », pour dire « On va se coucher ». Sur le chemin de la Ferme, toujours au même endroit, « le cul à l'air, toutes ensemble, quel délice ! Profitez des brindilles, les filles ! Quelle chance de ne pas être un mec ! ». Entre ma sœur et moi, un langage commun, des regards échangés pour demain, pour la

vie d'après avec nos filles, faudra essayer. Rester des sans-culottes !

*

J'ai laissé mes enfants à leur père. Je descends dans le Sud avec mon frère Victor. Direction Toulon.

Dans le TGV, les cris des petits, les téléphones portables, les gens qui déjeunent, l'agitation. 42 ans, tous les deux face à face, mon jumeau et moi, nous ne nous parlons qu'avec les yeux : Tu crois qu'on va y arriver ? Je t'aime. Je suis là. Qu'est-ce qu'on fout là ? Le pire jour de notre vie est arrivé.

Victor conduit jusqu'à Sanary. Hôtel La Farandole au bout de la

corniche, juste après la plage des « pieds dans l'eau », celle où, petite, je me suis fait piquer par une méduse. Cet hôtel, on l'a toujours vu. De loin, il nous a toujours impressionnés. Je me suis dit que ce serait bien, qu'on avait un lieu où aller.

La veille, j'ai appelé la réception. « Pour combien de nuitées ? » Voyons... Aller à l'hôpital pour vérifier que c'est bien notre mère qu'on enterre, récupérer ses affaires, dormir. Une nuitée. L'enterrer, repartir. Inutile de prendre racine. « Une nuitée seulement, s'il vous plaît. » Une phrase que j'aurais préféré ne jamais avoir à prononcer. Accent chantant du Sud, sourire au bout du fil : « C'est un petit séjour,